

[...]

Dans la carrière de tout footballeur, quelques rencontres sportives restent plus marquantes que d'autres. Comme un chirurgien peut se remémorer certaine opération ayant cumulé les difficultés, ou un artiste se souvenir de telle salle presque vide qu'il lui a été si difficile d'animer. Pour ma part, un moment particulièrement fort fut la rencontre contre l'équipe locale, lors du Mondial de foot 1978 organisé par l'Argentine.

Pour nous, le contexte de cette coupe du monde était chargé d'enjeux. On a maintenant du mal à imaginer cela – car les temps ont heureusement changé – mais cela faisait douze ans (depuis celle de 1966 organisée par les Anglais et gagnée par eux) que la France n'avait plus été qualifiée. Alors, avoir atteint ce cercle restreint, c'était déjà beaucoup.

Il faut le reconnaître : peut-être à cause de cette joie inespérée, notre déplacement là-bas fut un peu *La croisière s'amuse*. Les femmes des présidents de la fédération et de la ligue avaient été du voyage. Elles étaient avec nous dans le car lorsqu'on allait aux entraînements. J'ai souvent raconté l'anecdote d'un arrêt demandé par ces dames lors d'un des trajets, pour aller faire du shopping dans une artère commerçante de la capitale, alors que nous poireautions dans l'autocar. Bref, il régnait un esprit assez cool, aux antipodes de la pression médiatique actuelle.

Prestige de la France oblige, pour épater la galerie nous avons volé en Concorde, par Dakar et Rio en ligne régulière puis en vol exceptionnel jusqu'à Buenos Aires. À noter que les billets de nos compagnes – qui nous ont rejoints à Rio après la compétition, sur le Concorde en vol régulier – ont été à notre charge. Je me souviens d'avoir englouti dans l'opération la totalité des sommes que j'avais perçues pour ma participation à cette coupe. Il est vrai que nous avons été éliminés, mais tout de même, cet aspect matériel de l'organisation souligne combien le caractère lucratif de l'aventure était limité. À tel point que la moindre gratification devenait un enjeu important. On a beaucoup commenté, par exemple, le pataquès survenu avec notre sponsor. Ce dernier avait promis des primes de match pour chaque joueur, puis il était revenu sur sa décision. Dans un mouvement de protestation, l'équipe avait alors décidé de noircir sur nos chaussures le célèbre logo de la marque. Ce mouvement d'humeur avait diversement été apprécié par les journalistes, mais il illustre au moins deux choses : à cette époque les joueurs ciraient eux-mêmes leurs chaussures, et une prime de mille francs les mettait en émoi... La comparaison avec les temps actuels est autorisée.

Pour cette phase de poule où nous avons échoué, les tirages au sort nous avaient placés dans le « groupe de la mort » : on y trouvait certes la très gagnable Hongrie, mais aussi et surtout l'Italie (alors meilleure équipe mondiale et déjà deux fois étoilée). L'organisation de notre hébergement illustre la sérénité humaine qui malgré tout imprégnait les relations entre équipes, même en cas d'enjeux internationaux forts comme pour un Mondial. À Mar Del Plata, nous étions logés dans le même hôtel que l'équipe italienne. La veille de notre affrontement, je jouais au billard en buvant des Vittel-menthe avec mon homologue Dino Zoff. Cela traduisait bien l'état d'esprit de l'époque. Il faut dire que la complicité entre gardiens de but a toujours été grande. Comme dans une confrérie. Souvent, nous échangeons nos maillots avec une émotion particulière. S'agissant de celui de Dino, je l'ai gardé longtemps. Parce qu'il était (luxe italien oblige) en excellente laine légère, dans un joli gris avec col bleu roi. Très élégant et confortable. Par la suite, j'ai joué beaucoup d'autres matchs avec ce vêtement d'exception. Il

m'avait suffi d'enlever l'écusson. Même dans la seconde carrière que j'ai développée quelques années plus tard, il m'est arrivé, le soir à la maison, de laisser tomber pour lui le costume-cravate.

Notre deuxième périlleux match de poule a été contre l'Argentine qui, avec de très bons éléments, jouait chez elle et a d'ailleurs remporté à cette occasion sa première coupe. Le score 2-1 nous a privés du deuxième tour, mais avec panache, car l'équipe avait été bonne. Selon les commentateurs, la superbe égalisation en deuxième mi-temps, par action de Battiston, Lacombe et Platini, a marqué la renaissance du foot français. Cet événement, je l'ai vécu un peu dans les vaps, car j'avais été évacué, sur civière puis ambulance, après m'être lourdement blessé au dos contre un poteau, en parant à droite un tir en début de deuxième mi-temps. Je m'étais littéralement « enroulé » autour de ce maudit poteau, dans le mauvais sens c'est-à-dire par le dos. Je respirais avec grande difficulté. Dans la civière, il avait fallu me coucher sur le côté. À cause de cette immobilité forcée, mon champ de vision était réduit. Quand j'ai vu le sol en terre battue de l'hôpital où l'on me conduisait, j'ai dit au Dr Vrillac, médecin de l'équipe « Quoi qu'ils me trouvent, ne me laissez pas là ! ».

Des journalistes allemands et espagnols avaient répercuté la nouvelle de ma mort ! Des frontaliers avaient entendu la nouvelle et téléphoné l'info à *Europe 1*, qui versait des primes pour ce type de scoop. Heureusement, les journalistes de la station ont fait leur travail de recoupement et cette « fake news » fit long feu. Qu'on imagine néanmoins la surprise des journalistes qui avaient lancé l'alerte, lorsque quelques jours plus tard ils m'ont vu dans la tribune, ressuscité, même si, tordu par la douleur, je ne mesurais plus qu'un mètre quarante.

Mon souvenir dominant de ce mardi 6 juin où nous avons affronté l'Argentine sur son terrain n'est pas d'ordre technique. Indépendamment du jeu et de la blessure, ce qui m'a le plus marqué dans ce stade *Monumental* du club *River Plate* à Buenos Aires, aura été d'y entrer en montant des marches... Effet de surprise garanti, d'autant que nous n'avions pas eu le droit de prévisualiser les lieux. Seul Hidalgo avait été admis à reconnaître la pelouse, afin de déterminer la longueur des crampons selon la quantité d'arrosage reçu. De fait, la conception du stade est étrange puisque les vestiaires sont sous le terrain. Autre élément impressionnant : l'escalier qui mène en surface est couvert par une immense plaque de fer qui n'est retirée qu'au dernier moment. Si bien qu'en sortant on se trouve brusquement confrontés à la tribune. Et cette tribune est comme un mur humain. Sensation forte garantie ! D'autant que les Argentins jouaient chez eux et ne se privaient pas de jeter sur nous des volées de papiers en gueulant « AR-GEN-TI-NA ! AR-GEN-TI-NA ! », le tout scandé d'une voix rauque à vous donner la chair de poule, dans une clameur démultipliée par la configuration des lieux. Quelle mise en scène ! Façon gladiateurs face aux lions dans le Colisée romain ! Indépendamment de la tension liée au contexte, cette entrée de stade a été la plus spectaculaire de ma carrière.

L'ambiance générale était particulière, pour cette coupe du monde tenue en Amérique du Sud, deux ans seulement après que l'Argentine avait basculé dans la dictature de Videla. Depuis la France, des personnalités – dont certaines n'avaient jamais mis les pieds dans un stade – estimaient que nous devions boycotter la manifestation. Elles avaient peu d'égards pour les efforts déployés depuis des années afin de revenir en compétition mondiale. La pression était grande, certains hurluberlus ayant même émis des menaces contre nous. À tel point que, pendant les semaines précédant notre départ, chaque joueur a reçu la protection de gendarmes devant son domicile.

[...]